

XYZ. La revue de la nouvelle

Grève de la faim

Nicolas Tremblay



Numéro 132, hiver 2017

École : un lieu autre pour un autre soi

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87424ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay, N. (2017). Grève de la faim. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (132), 7–9.

Grève de la faim

Nicolas Tremblay

à Max Brod

LE VÉNÉRABLE PROFESSEUR DE FRANÇAIS était fasciné par le zèle de cet étudiant. Les manifestants qui étaient sortis dans les rues pour protester contre la hausse fulgurante des droits de scolarité étaient rentrés penauds au bercail, après que le gouvernement eut refusé fermement de négocier. L'affaire avait duré plus de deux mois. Au retour, il avait fallu rattraper le temps perdu à un rythme endiablé. L'ensemble des étudiants du professeur étaient frustrés par la situation, les uns plus engagés politiquement pestaient contre le retour forcé en classe et l'entêtement de leur premier ministre, les autres plus individualistes et tous un peu cancre leur en voulaient de ce dérangement qui compliquait leur quotidien et qui amputerait une partie de leurs vacances d'été. Mais lui, toujours assis au fond de la classe, silencieux, replié sur lui-même, un peu bouddhiste, avait décidé d'arrêter de manger une fois la grève étudiante terminée. Le psychologue du collège s'en inquiétait, la direction aussi : on craignait pour la santé du jeune homme et pour ses études, qu'il avait toujours suivies avec succès depuis le primaire. Il persistait dans sa décision, sourd aux remontrances et refusant jusqu'au soutien qu'on lui offrait, comme les rencontres quotidiennes avec l'infirmière du collège. Il ignorait superbement cette dernière quand elle tentait de l'accrocher dans un couloir.

Après trois semaines de ce régime, son visage, qui s'était creusé, le vieillissait, et cela lui donnait une espèce de sagesse orientale. Plusieurs faisaient le rapprochement avec Gandhi, à qui il ressemblait à cause de ses petites lunettes rondes, de sa calvitie précoce et de ses cheveux rasés. Ainsi, au fur et à mesure que son corps s'atrophiait, on se montrait plus déférent envers lui : le martyr dégageait une aura de sainteté que personne n'osait profaner. Étonnamment, la présence de cet

étudiant dont la morphologie devenait très squelettique et le teint, toujours plus cireux, amusait le professeur de français. Un peu comme si quelque chose que la littérature avait tenté en vain de lui révéler se concrétisait enfin sous ses yeux, dans sa classe, et qu'il vivait une constante épiphanie. Inspiré par cette grève de la faim, il avait même modifié son corpus obligatoire et avait contraint ses étudiants à lire *Un artiste du jeûne* de Franz Kafka, le célèbre écrivain tchèque. La réaction de l'ascète devant la proposition inusitée de la classe de l'exposer, à l'instar du héros de la nouvelle, dans une cage, dans le hall d'entrée du collège, avait été difficile à interpréter, mais le professeur y avait deviné une sorte d'assentiment résigné. À la surprise générale, la direction avait autorisé cette expérience qu'elle qualifiait de « pédagogique ». Du même coup, se disait-elle, elle pourrait mieux surveiller l'état de santé du jeûneur et intervenir rapidement si son corps se mettait à périliter. Au début, on s'attroupaient nombreux autour de la cage pour regarder l'artiste, qui restait couché dans la paille en somnolant. Chaque matin, à l'ouverture des portes, un gardien changeait le compte des jours sur la petite ardoise attachée de façon rudimentaire aux barreaux de la cage : trente, trente et un, trente-deux jours sans manger... C'était impressionnant pour tous ces petits ventres qui, fascinés d'abord puis horrifiés bientôt par la maigreur spectrale de l'artiste, criaient famine à la seule perspective de sauter un repas.

Vinrent le temps des examens finaux et des grandes agitations que suscitent l'été et l'imminence des vacances, de telle sorte qu'on ne regardait plus que distraitement le spectacle de la cage. Même l'intérêt du professeur de français pour son artiste avait fini par s'émousser, car les nombreuses dissertations à corriger l'absorbaient autrement. Les vacances arrivèrent enfin et le collège fut déserté. Il n'y avait plus que les gardiens pour s'occuper de l'artiste, et ils le négligeaient : ils ne changeaient plus la paille et ne comptaient plus les jours. Certains s'amusaient cruellement à ses dépens. Tout en s'enfilant de gros sandwiches, ils agaçaient,

avec le manche d'un balai, les côtes de l'être décharné qui s'asséchait devant eux. Au retour de ses vacances, qui furent bien pénibles — cocu, il avait divorcé et avait dû soigner une dépression —, le directeur avait oublié l'existence de l'artiste. Ce furent les gardiens qui lui rappelèrent la présence de cette cage avec la paille malodorante dans le hall d'entrée. Le directeur ne comprit pas trop les propos sibyllins de cette grosse tête aux yeux globuleux qui jaillit du sol quand il se pencha pour mieux voir ce qui se trouvait au fond. Comme fondue dans la paille, la chose, qui flottait dans ses haillons, s'excusa de n'avoir pas été capable de trouver ce qu'elle aimait : si tel avait été le cas, son appétit pour la vie serait revenu. Dégoûté, le directeur ordonna avec impatience qu'on nettoie vite fait la place pour laisser le champ libre au pouvoir.